

— Qu'importe après tout, mon enfant ? dit-elle en comprimant péniblement un soupir : s'il ne t'aime pas, je t'aimerai pour lui et pour moi, je doublerai mon amour, afin que la part qui t'en reviendra soit aussi forte que celle que tu devais attendre ; si ton père ne répond pas à tes petites mains qui l'invitent à approcher ses lèvres de ton front, moi j'aurai des baisers pour chacun de tes gracieux appels, des caresses pour chacun de tes doux regards, des paroles affectueuses pour chacun de tes charmants sourires ; ne crains rien, ma chérie, je te dédommagerai de son indifférence, je serai femme deux fois pour t'aimer, je serai deux fois mère pour te le dire.

Elle s'inclina doucement sur sa fille ; mais celle-ci venait de refermer ses paupières, et sa tête frêle et blonde, légèrement appuyée contre le sein de sa mère, semblait y chercher un paisible sommeil.

Marguerite se leva avec précaution et la replaça dans son berceau.

Quelques instants plus tard elle était auprès de Raphaël.

— Mon ami, disait-elle en prenant sa main, Alice est couchée, elle ne tardera pas à s'endormir ; viens-tu l'embrasser ?

— Oui, Marguerite, répondit-il avec distraction ; oui, tout à l'heure.

Et il restait toujours sur son fauteuil, immobile et pâle.

Sa femme le regardait avec inquiétude.

— Raphaël ! murmura-t-elle enfin et d'une voix altérée.

Il était toujours enseveli dans ses pensées, et il ne se détournait même pas ; on eût cru, à le voir, qu'il n'entendait pas.

— Raphaël ! reprit-elle encore.

Et il garda le même silence.

Marguerite posa lentement sa main sur l'épaule de son ami.

— Toujours plongé dans tes rêveries ! continua-t-elle d'un ton de reproche.

Et comme il ne répondait point, il lui passa avec amour et chagrin les bras autour du cou ; il tressaillit involontairement, et parut surpris, en levant les yeux, de rencontrer ceux de sa femme tristes et suppliants, puis il laissa retomber sa tête.

— Qu'as-tu donc depuis hier ? dit Marguerite avec épouvante ?

— Moi ? rien, rien, répondit Raphaël comme s'éveillant en sursaut : je n'ai rien, je suis aujourd'hui ce que j'étais hier, ce que je serai demain.

Il fit quelques pas dans la chambre, puis il sembla se rappeler ; prenant à son tour la main de sa femme :

— Ne m'as-tu pas dit que notre fille allait s'endormir ? allons auprès d'elle, j'ai hâte de l'embrasser ; viens...

Et il chercha à entraîner Marguerite.

Mais celle-ci le retint doucement, et le regardant en face avec une anxiété pleine de tendresse :

— Non, dit-elle, tu n'es pas le même qu'hier ; hier, tu étais triste, avant-hier aussi, mais d'une autre façon qu'aujourd'hui ; tu n'avais pas ce même regard fixe, tes joues n'avaient point cette même pâleur funèbre, ta voix n'était pas si plaintive. — Oh ! apprends-moi ce que tu as, car tu as quelque chose ; en vain tu essayes de me le cacher. — On ne

trompe pas une femme aisément, mon Raphaël, et je vois bien que tu veux me tromper.

— Toujours bonne, toujours remplie de sollicitude, reprit-il. Et il passa avec émotion sa main dans les cheveux de Marguerite. — Toujours inquiète du moindre changement que tu crois apercevoir en moi ; c'est bien d'aimer ainsi, mais c'est mal de se rendre malheureuse pour des chimères.

Et il appuya ses lèvres froides sur le front de Marguerite.

— Souffres-tu encore ? continua-t-il en essayant de donner une autre direction à la conversation.

Marguerite sembla lire dans ses yeux et au fond de son cœur.

— Tu as quelque chagrin, Raphaël, interrompit-elle ; oui, tu as quelque chagrin ; lequel ? je l'ignore ; mais tu es en proie à un grand désespoir...

— Ma charmante prophétesse, vous êtes dans une complète erreur, dit-il en essayant de sourire.

Marguerite contracta avec grâce ses lèvres roses, fronça coquettement les deux arcs délicieux qui se dessinaient au-dessus de ses yeux, et prenant une suave petite voix que l'amour et l'inquiétude rendaient tremblante et modérée :

— Si vous aviez du chagrin, murmura-t-elle, ce serait mal, mon ami, de vouloir le garder à vous seul ; vous n'en avez pas le droit, savez-vous ? votre femme est là qui en réclame sa part, mon Raphaël.

— Je te le répète, répondit le jeune homme, je n'ai rien.

— Bien vrai, dit Marguerite en souriant tendrement.

— Est-ce que je ne souris pas comme autrefois ?

— et il essayait encore de sourire ; — mais je suis joyeux, ne me trouvé-je point auprès de ce que j'aime ?

Il la baisa au front.

— Que tes paroles me sont douces, ami ! reprit sa femme : j'étais si triste, si inquiète, si souffrante, et j'avais tant besoin d'être rassurée !

— Et moi, qui t'ai à peine demandé si tu te sentais mieux aujourd'hui ; car ta santé m'est bien chère, Marguerite, et depuis quelque temps...

Elle lui prit la tête à deux mains, et se suspendant à son cou :

— Que je te revoie heureux, et je renaîtrai bien vite au bonheur, à la santé, à l'espérance, dit-elle : n'est-ce pas toi qui dirigeas ma vie ? selon ce qu'est la tienne, la mienne s'embellit de joie, ou s'obscurcit de chagrin ; je suis ton écho, ton ombre, ton reflet ; par moi je ne suis rien, je ne puis rien être ; par toi j'existe, je suis heureuse, je me sens vivre.

Ces paroles retentissaient si délicieusement dans le cœur de Raphaël, qu'il oublia un instant tout ce que sa position avait d'atroce et d'horrible ; il se laissa aller pour ainsi dire à cette voix de sirène qui enlaçait son âme et séduisait son oreille. Ainsi voluptueusement penché sur la charmante créature qui l'enivrait avec son amour et ses baisers, il savourait lentement cette inépuisable ivresse que les femmes savent si bien verser dans les sens, lorsque tout à coup une autre voix se fit entendre, voix terrible et mâle, dont chaque mot était une torture, dont chaque parole était un funeste souvenir.

Cette voix chantait sur un mode glacé et monotone :